

Daho en bonne voix

Quatre ans après « Eden », le fils spirituel de Françoise Hardy et du Velvet Underground vient déposer « Corps et armes » à nos pieds. Rencontre



CLAUDE GUYON

Omniprésent sans jamais être pesant, voilà déjà vingt ans qu'Etienne Daho chante et se déhanche sur des rythmes pop naturalisés français. Deux décennies qu'avec cette inimitable douceur de ton il fredonne un amour en remise de peine ou en convalescence. Le garçon au minois de gendre probable, qui chante comme on siffle nos tragédies sentimentales, est acclamé par tous et même par les « branchés », irréductibles villageois à la moue perplexe et désabusée. A croire qu'elle court toujours, la maladie d'amour...

Fort et fier, Etienne Daho vient tout juste de

rompre avec la vie monacale qu'il s'est imposée pour réaliser « Corps et armes », son nouvel album, le huitième. Il a écrit (seul), composé (avec d'autres) et arrangé (avec les Valentins) onze chansons remarquables. S'il emprunte toujours quelques sons avant-gardistes à la pop anglo-saxonne, Daho semble plus que jamais se rapprocher de la traditionnelle chanson française, celle qui rend hommage aux mots et aux mélodies.

Le Nouvel Observateur. – Plusieurs semaines avant la sortie de « Corps et armes », on chuchotait déjà qu'il était l'album de la maturité...

Etienne Daho. – C'est aussi ce que l'on murmurait juste avant les sorties des trois précédents !

Si je comprends bien, ça veut dire que je progresse. Tant mieux, le contraire serait inquiétant. Mais, cette maturité artistique, je l'ai vraiment sentie venir au moment de « Paris ailleurs », au début des années 90. Pour la première fois, j'étais en pleine possession de mes moyens, mes chansons étaient plus ardentes, plus en danger et plus passionnées qu'auparavant. Elles commençaient à me ressembler. Alors oui, ce disque est certainement plus adulte que les précédents, mais il me semble que l'album de la maturité reste à faire !

N. O. – « Ouverture », la chanson qui ouvre l'album, est-elle conçue pour une entrée en scène ?

E. Daho. – C'est en effet une ouverture de show, mais en fait il y a deux niveaux de lecture, puisqu'elle s'adresse à la fois à quelqu'un en particulier – une histoire personnelle – et directement au public. Avec tout le respect que j'ai pour Barbara, elle est inspirée de « Ma plus belle histoire d'amour, c'est vous ». Sa chanson rendait hommage à l'ensemble du public et, en même temps, lorsque je voyais Barbara sur scène, j'avais le sentiment qu'elle la chantait uniquement pour moi. « Ouverture », c'est ça.

N. O. – Cet album donne le sentiment de souffrances accumulées. Dans « le Brasier », vous chantez même : « Je reviens à la vie. » Le cauchemar est terminé ?

E. Daho. – Les années passées ont été marquées par de rudes épreuves, des trahisons amicales. Pourtant, je me protège énormément, je vois peu de monde, je suis long à m'attacher et aussi long à me détacher, si bien que je compte mes amis sur les doigts d'une main. Pour ma part, la célébrité ne m'obsède pas, elle me permet simplement de réaliser mes rêves, mais pour ceux qui gravitent autour de moi, c'est une autre affaire : le fait que je sois connu rend mon entourage parfois fou et totalement flou. Ces dernières années, je me suis rendu compte que certains « amis » n'étaient pas avec moi contre moi. C'est avec beaucoup de chagrin que j'ai fait mon deuil de ces relations.

N. O. – Seriez-vous aussi fragile que vous en avez l'air ?

E. Daho. – Je n'aurais pas pu faire ce métier si j'avais été si fragile. Je ne suis pas blindé, mais je me sens solide. C'est ce métier qui me rend vulnérable. Mais je pense que cette part de fragilité est bénéfique – voire nécessaire –, parce qu'elle me fait avancer, elle me fait ressentir pleinement les choses, et mes chansons s'en nourrissent.

N. O. – Un peu plus loin dans l'album vous donnez « Rendez-vous à Védra »...

E. Daho. – C'est à Ibiza, un lieu où je vais souvent me recueillir et me retrouver, où mes idées s'éclaircissent. Il y a trois rochers côte à côte qui, vus sous un certain angle, prennent la forme d'un

dinosaure échoué dans la mer. C'est aussi un endroit magique qui est entouré de mille légendes. On dit, par ailleurs, que Wagner y aurait composé « la Walkyrie ». Qui sait ?

N. O. – Dans les « les Mauvais Choix », vous dites en somme que nous reproduisons sans cesse les mêmes erreurs. Peut-on encore aimer après avoir écrit cette chanson ?

E. Daho. – J'ai fait ce constat : dans ce domaine, nous vivons des situations identiques, seuls les visages changent. Je l'ai ressenti et j'ai eu envie d'en faire une chanson, parce que je pense ne pas être le seul à être dans ce cas. Mais je pense que c'est une bonne chose de s'en rendre compte. Enfin, je parle d'amour mais je ne suis pas assez étonnant dans ce domaine pour me poser en donneur de leçons...

N. O. – Il y a beaucoup de participations sur cet album. Pourriez-vous faire les présentations ?

E. Daho. – Pour beaucoup d'entre elles, ce sont de vieilles connaissances. Helen Turner, qui avait écrit « les Voyages immobiles » ; David Munday, mon complice sur « Des heures hindoues » ; Carly Simon, qui m'a envoyé une chanson ; mon batteur Gavin Skinner, qui avait écrit « la Nage indienne » ; et Jérôme Soligny, de « Duel au soleil ». Il y a aussi Vanessa et Peter Daou, dont je suis fou et de leurs albums et de leurs personnalités. Et surtout j'ai retrouvé les Valentins, avec lesquels je coréalise cet album. Nous formons une équipe à trois têtes, sans chef.

N. O. – Avec ou malgré ces multiples partenaires, il n'y a pas de doute, ça reste du pur Daho.

E. Daho. – Oui, parce que je reste maître de mes albums. Avant de poser la première pierre, je l'ai en tête. Par exemple, je savais que celui-ci s'appellerait « Corps et armes », je savais que j'allais accorder une place importante aux mélodies, parce que j'ai le sentiment que l'on entend de

moins en moins de mélodies originales et beaucoup de reprises. J'ai eu la chance d'avoir la muse, les complices et les chansons qu'il fallait.

N. O. – Et musicalement, dans quelles directions avez-vous cherché ?

E. Daho. – Il est très orchestral avec une formation acoustique de quatre musiciens et quelques programmations qui viennent s'ajouter à l'ensemble comme des illustrations. Il est difficile pour moi d'analyser le résultat, je suis trop impliqué. Disons qu'il est classique sans vraiment l'être. C'est de la chanson populaire ! Je suis toujours un fan de Jeanne Moreau, Barbara, Gainsbourg, Françoise Hardy et Jacques Dutronc, Brigitte Fontaine, Boby Lapointe, etc.

N. O. – Votre voix est de plus en plus en avant par rapport aux instruments. L'aimez-vous davantage d'album en album ?

E. Daho. – J'ai lutté pour qu'elle soit le plus en avant possible, tout en cherchant un juste équilibre entre la musique et la voix. Avant, j'avais plutôt tendance à me considérer comme un chanteur de groupe, à préférer qu'elle se fonde dans le

climat musical global. Mais j'en avais assez qu'on me dise que mes paroles étaient inaudibles ou de me faire traiter de « chanteur muet » et autres quolibets. Et, surtout, c'est vrai que j'aime de plus en plus ma voix. J'aime même ses imperfections, parce que je pense que l'émotion passe aussi par là. Depuis quelques années j'ai un professeur de chant qui me fait travailler sans chercher à changer la personnalité de mon timbre. C'est un partenaire important.

N. O. – Vous êtes breton, mais vous avez passé les six premières années de votre vie à Oran en Algérie. Pourquoi en parlez-vous si peu ?

E. Daho. – J'y suis né par accident – c'était la guerre et mon père avait été appelé – et j'ai longtemps pensé que ce n'était pas important. J'en garde des souvenirs à la fois joyeux et sordides : le sang qui sèche au soleil !

Mais pour la petite histoire, c'est là-bas, au cap Falcon, dans le petit commerce de mes grands-parents que j'ai eu envie pour la première fois de faire de la musique. Il y avait un juke-box, c'était magique. J'écoutais les yéyés, Françoise Hardy et bien d'autres.

N. O. – Votre idole d'enfance est depuis devenue une amie...

E. Daho. – Elle est bien plus qu'une amie, je la considère comme un membre de ma famille. Quant à Jacques Dutronc, il me fascine. Pour moi, ils sont des exemples. Le dessus du panier ! Ils font partie des couples mythiques, comme Montand et Signoret, Jane et Serge, etc. C'est une chance de les avoir rencontrés.

Propos recueillis par SOPHIE DELASSEIN

« Corps et armes » (Virgin).

■ Né le 14 janvier 1956 en Algérie, à Oran, ÉTIENNE DAHO se fait remarquer en 1980 aux Transmusicales de Rennes. Il enregistre un 45-tours, qui passe inaperçu, et un premier album, « Mythomane » (1981). En 1984, c'est « Week-end à Rome », extrait de l'album « la Notte, la Notte » : la pop française a trouvé son chef de file.